5

ÉLOGE

DE MESSIRE

CLAUDE-MARC-ANTOINE

D'APCHON,

Archevêque d'Auch, Primat de la Novempopulanie & des deux Navarres;

Par M. le Cte. de L* R****.

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.
La Fontaine, Ép. à Mgr. le Dauphin.



M. DCC. LXXXIV.



ÉLOGE

DE MESSIRE

CLAUDE-MARC-ANTOINE

D'APCHON,

Archevêque d'Auch, Primat de la Novempopulanie & des deux Navarres.

S'IL eſt un ſpectacle intéreſſant & conſolant pour les hommes, c'eſt ſans doute celui de la vertu chérie, honorée, recompenſée, recevant de toutes parts les hommages du Peuple, des Grands, même des Têtes couronnées, & n'entendant ſur ſon paſſage que les acclamations de l'amour, du reſpect & de la vénération

publique ; mais la Terre a-t-elle jamais joui d'un ſpectacle auſſi doux ?

Les hommes rares dont l'eſprit humain s'honore ; ceux que les talents ont rendus à jamais célebres, ceux dont le vaſte génie ſemble avoir donné un nouvel eſſor à notre intelligence ; ceux même qui n'ont eu d'autre ambition que celle de nous rendre meilleurs, en étendant la ſphere de notre raiſon ; tous, ſans exception, ont vu l'envie s'acharner ſur leurs travaux, & ſouvent même perſécuter leurs perſonnes, dans le déſeſpoir que lui inſpiraient des ſuccès bien mérités. A peine la mort peut-elle appaiſer la baſſe jalouſie des contemporains. La poſtérité ſeule, plus juſte, ſait mettre chacun à ſa place, & acquitte le tribut d'éloges & de reconnaiſſance que lui doit l'humanité ; mais lorſqu'on n'eſt plus, qu'importe d'avoir rempli l'univers de ſon nom, d'avoir fait par ſes chefs-d'œuvre l'étonnement & l'admiration des ſiecles ? Eſt-il ſous la tombe quelques jouiſſances pour une cendre inſenſible ? Et qui de nous voudrait acheter une vaine célébrité par une vie remplie de travaux, de perſécutions & de chagrins ?

Faudra-t-il donc renoncer, pour déſarmer l'envie, au bonheur d'être utile au hommes ?

Faudra-t-il, ne ſongeant qu'à ſoi, vivre loin d'une ſociété, au ſein de laquelle on ne trouve que l'ingratitude & la malice? A Dieu ne plaiſe que ma voix faſſe entendre un pareil blaſphême! Organe de la vérité, je viens inviter mes Concitoyens à prendre une route nouvelle pour mériter l'eſtime de leurs ſemblables, & relever leur courage par l'exemple d'un Sage, qui, de ſon vivant, s'eſt concilié tous les ſuffrages, ſa emporté tous les regrets.

A ces traits, tous ceux qui m'écoutent reconnaiſſent ſans peine celui que je veux déſigner, & j'entends par acclamations retentir le nom de Claude-Marc-Antoine d'Apchon, Archevêque d'Auch.

Je n'ai pas beſoin, pour louer dignement ce vertueux Prélat, de l'Éloquence des Thomas ou des Fléchier : écho fidele du Clergé, dont il fut l'ornement, & d'un Peuple entier, dont il fut l'ami & le bienfaiteur, mon cœur ſeul conduira ma plume : le ſentiment vaudra mieux que tous les efforts de l'art. Sans talents on eſt certain de réuſſir, en préſentant ſimplement le tableau d'une auſſi belle vie.

PREMIERE PARTIE.

Lorsqu'une grande naiſſance n'eſt point ſoutenue par des qualités perſonnelles, un nombre d'illuſtres ancêtres n'eſt qu'un opprobre & un reproche continuel pour ceux auxquels le haſard l'a donné : mais ſi l'on eſt favoriſé par la nature des dons précieux de l'eſprit & du cœur, c'eſt, ſans doute, un bonheur de plus de pouvoir compter parmi les hommes auxquels on doit le jour, des perſonnages diſtingués, fameux par les ſervices qu'ils ont rendus à la Patrie, décorés par le Prince de dignités conſidérables, & des marques les plus flatteuſes de ſa faveur & de ſon eſtime. Tous ces avantages, nous les trouvons réunis dans M. d'Apchon : ſa famille, connue avec diſtinction dès le onzieme ſiecle, alliée avec les Maiſons les plus anciennes du Royaume, & même avec les Comtes Souverains de l'Auvergne & du Forêt (1), avoit

(1) Cette Maiſon a poſſédé long-temps la Terre de Saint-Germain en Forêt, & la petite Ville de ce nom a encore le titre de ſon affranchiſſement & de ſes pri-

donné à l'État des Officiers Généraux, un Prélat célebre (2) & des Chevaliers de l'Ordre

---

vileges, accordés par les Seigneurs de Saint-Germain d'Apchon, avant l'an 1200. La Ville de Saint-Flour en Auvergne a les mêmes armes, d'or semé de fleurs de lys d'azur, par conçession de cette Maison, dont l'acte est du XIIIe. siecle. Dès ce temps, & même dès le XIIe. siecle, il y a eu des Comtes de Lyon de cette Maison.

(2) Nicolas d'Apchon, Abbé de Savigny, Comte de Lyon, quoique Prêtre, étoit Commandant de la Ville & de la Province du Lyonnois, sous son oncle maternel, le Maréchal de Saint-André, qui en étoit Gouverneur. Il défendit Lyon contre les Protestants, & les battit au pont de la Guillotiere. Il en eut pour récompense l'Archevêché d'Arles. (Voyez Mezeray, & plusieurs Auteurs contemporains.) Son pere, qui avoit épousé la sœur du Maréchal de St. André, & son frere, furent Chevaliers de l'Ordre du Roi, & Lieutenants Généraux des Provinces de Lyonnais, Forêts, Beaujolais & Bourbonnais. Cette Maison subsiste aujourd'hui dans un digne frere de M. l'Archevêque d'Auch, M. le Comte d'Apchon, Lieutenant-Général des armées du Roi, qui vient d'être nommé Chevalier des Ordres; & dans la personne de M. le Marquis d'Apchon son fils, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, qui n'a que deux enfants, un fils & une fille. M. l'Archevêque a laissé encore un frere estimable, M. le Chevalier d'Apchon, aujourd'hui Chef d'Escadre des armées navales.

du Roi. L'hiſtoire, en honorant leur mémoire, pouvait exciter dans l'ame du jeune d'Apchon le deſir de marcher ſur leurs traces ; mais une ame de ſa trempe a-t-elle beſoin de modeles? En eſt-il aucun qu'elle ne ſurpaſſe ?

Preſque toujours l'enfance des hommes annonce ce qu'ils doivent être. Celle de M. d'Apchon, en faiſant naître les plus flatteuſes eſpérances, offrit à ſes parents des jouiſſances délicieuſes. Ce caractere aimable & doux, cette bonté, cette égalité d'humeur, qui l'ont fait chérir dans tous les temps, dans toutes les circonſtances de ſa vie, ſe faiſaient remarquer même dans ſes jeux, dès l'âge le plus tendre. C'eſt ainſi qu'une aurore gracieuſe & ſans nuages précede ces beaux jours d'Été, qui font la joie du Laboureur, & qui fécondent nos campagnes par leurs rayons bienfaiſants.

Sa reſpectable famille ſe plaiſait à répandre dans ſon cœur la ſemence des vertus chrétiennes qu'elle pratiquait, & que ſes exemples y faiſaient germer promptement ; mais il fallait encore développer ſon eſprit, le cultiver & le remplir de connaiſſances utiles & agréables. On deſirait trouver des Inſtituteurs qui,

tout-

tout à la fois ſavants, Religieux éclairés, fuſſent capables de ſeconder ſes heureuſes diſpoſitions pour le bien, en lui ouvrant le ſanctuaire des ſciences. Cette Société ſi long-temps célebre, ſi dénigrée de nos jours, & dont il ne reſte plus qu'un nom fameux, illuſtré par tant de grands hommes; cette Société fut choiſie, & eut le bonheur d'ajouter à ſa gloire celle de former le jeune d'Apchon (1).

Il ſerait bien intéreſſant pour un Philoſophe de ſuivre les grands hommes depuis leur naiſſance, de les voir s'élever par degrés à cette perfection de vertus & de talents, qui les diſtingue & les rend immortels. Je n'entrerai cependant pas dans tous les détails de l'éducation de M. d'Apchon : trop occupé des belles choſes qu'il a faites, trop empreſſé d'en parler, je ne pourrois m'arrêter ſur des objets moins importants. Il me ſuffira de dire qu'une noble émulation l'animant dans toutes ſes occupations, il fit des progrès rapides, ſans que jamais ſon amour-propre ſe ſoit énorgueilli de ſes ſuccès. Sa rare modeſtie

(1) Il fit toutes ſes études au College des Jéſuites de Lyon.

charmait ſes condiſciples, elle étouffoit en eux les mouvements de jalouſie ſi naturels à cet âge ; ils mêloient leurs éloges à ceux que lui prodiguoient ſes Maîtres, & avouoient de bonne foi qu'il ſe diſtinguoit autant parmi eux, qu'il ſavoit s'en faire aimer.

La bonté de ſon ame ſe peignoit ſur ſa phyſionomie ; elle lui prêtoit un charme ſi doux, qu'elle fixoit l'attention de tout le monde, même des étrangers. Il n'avoit encore que dix ans lorſqu'on en vit une preuve frappante. Un Jéſuite Eſpagnol, fort âgé, & révéré dans ſon Ordre comme un ſaint perſonnage, le démêla dans la foule des jeunes gens dont il étoit environné, &, après l'avoir comblé de careſſes, il dit à ſes confreres étonnés : *veillez avec ſoin ſur cet enfant, il vous ſera le plus grand honneur* (1).

---

(1) *Il ſera*, ajouta-t-il, *le troiſieme Evêque de Dijon.* Le ton d'aſſurance de ce Vieillard, joint à ſa grande réputation de ſainteté, firent la plus vive impreſſion ſur tous les aſſiſtants. Cependant ce ne fut qu'en cette année 1731 qu'on érigea un Évêché à Dijon, & cet enfant étoit alors deſtiné à l'état militaire, dans lequel il entra peu de temps après ; ſa ſanté ne lui ayant pas permis de le ſuivre long-temps, il embraſſa l'État

Deſtiné au ſervice de la Marine, le jeune d'Apchon attendoit avec impatience le moment où il pourroit s'élancer ſur cet élément mobile & dangereux, pour lequel toutes les eſpeces de courage & de talents ſont néceſſaires. Son ame intrépide, forte, exaltée au ſeul nom de l'honneur & de la gloire, ſe réjouit à la vue de ſon premier uniforme : il part avec le plus grand deſir de ſe diſtinguer : ſes Camarades & ſes Maîtres s'en affligent, ſa reconnoiſſance & ſon amitié ſe manifeſtent par de tendres embraſſements ; mais l'honneur l'appelle, il les quitte, & leur larmes coulent en le voyant s'éloigner.

---

eccléſiaſtique, & fut effectivement le troiſieme Évêque de Dijon, ayant ſuccédé en 1755 à M. Claude Bouhier.

Je n'aurois pas oſé parler ici de cette ſinguliere prédiction, ſi je ne la tenois de M. d'Apchon lui-même, qui m'en a pluſieurs fois aſſuré la vérité. Un témoignage auſſi reſpectable fermera ſans doute la bouche aux plus incrédules, & me ſervira d'excuſe à leurs yeux : d'ailleurs, toutes les perſonnes qui ont connu ce digne Prélat, ſavent, comme moi, cette anecdote de lui-même, & pourraient me ſervir de témoins & d'autorité.

Il avait quitté des amis, il en retrouve bientôt dans le Corps de la marine : ſon caractere aimable, ſon eſprit, ſa douceur, ſon exactitude à ſes devoirs, lui concilierent l'attachement de ſes égaux & de ſes Chefs. Pénétré des excellents principes qu'il avait goûtés dès ſon enfance, il ſut, au milieu d'une jeuneſſe bouillante, maîtriſer toutes les paſſions que cette même jeuneſſe prenait pour guides; il ſut conſerver, malgré des exenples & des ſollicitations réitérés, ſa vertu & ſes bonnes mœurs. Sage ſans oſtentation, ſévere pour lui ſeul, indulgent pour les autres, il obtint l'eſtime univerſelle. Que d'adreſſe, de modeſtie & de qualités précieuſes ne faut-il pas pour parvenir à ce point, dans un Corps nombreux de jeunes Militaires, d'autant plus diſpoſés à tourner en ridicule une régularité peu ordinaire, qu'elle devient une véritable cenſure de ſes déſordres?

Reſpecté dans un âge où les autres ſavent à peine appercevoir le mérite, il ſe faiſait encore remarquer par ſes talents : porté ſur des rives étrangeres dans les premieres campagnes qu'il fit, il ne fut point ſpectateur oiſif des mœurs, des climats, des uſages; des notes intéreſſantes, des connaiſſances variées,

furent le fruit de ses voyages dans le Levant & à Constantinople.

Quoique très-jeune encore, une marque de distinction bien flatteuse l'attendait à son retour en France. Nommé Aide-Major de son Escadre, il en fit les fonctions à la bataille navale de Toulon : il donna dans cette occasion des preuves d'un courage intrépide, & fit paraître tant d'intelligence & d'activité dans l'exercice de son emploi, qu'il obtint l'estime & l'amitié de M. de Court, son Général. Son ame, ferme & tranquille au milieu des flots & des dangers, voyait du même œil les vagues écumantes gronder, s'élever, se fendre, ne présenter qu'un abyme profond prêt à l'engloutir, & les feux tonnants des ennemis foudroyants son vaisseau, & menaçants sans cesse de l'entrouvrir ou de l'embraser.

Échappé à tant de périls, il devoit en courir de plus grands encore. Plusieurs campagnes en Barbarie & dans le Levant lui firent éprouver, sans exception, les divers événements auxquels un homme de mer est exposé. Écueils, calmes, tempêtes, tout sembla se réunir pour développer ses talents & l'énergie de son ame. Mais jamais les malheurs ne poursuivirent les

hommes avec autant d'acharnement que dans la campagne qu'il fit en Amérique. Les flots, les vents mutinés; la foudre, sillonnant de toutes parts les vaisseaux de son escadre, en imprimant une profonde terreur à tout l'équipage, lui laissait à peine quelques lueurs d'espérance, lorsqu'un fléau plus terrible encore vint augmenter l'horreur d'une traversée aussi affreuse. Des maladies cruelles attaquent presque tous les individus; on n'entend que des plaintes & des gémissements : la mort les environne. On ne voit plus à la manœuvre que des hommes pâles, maigres, expirants, dont les mains débiles laissent échapper les cordages & succombent sous le poids du mal. M. d'Apchon est attaqué comme les autres; il reçoit avec résignation cette nouvelle épreuve; il adore les desseins de son Dieu, & se prépare à se jetter dans ses bras avec autant de force qu'il en avait montré dans les combats, avec toute la confiance d'un héros Chrétien. Mais ce Dieu, qu'il fait si bien aimer, avait de trop grandes vues sur lui pour le laisser périr. Déjà il touche aux ports de France; les secours les plus efficaces lui sont prodigués avec succès, & l'on est assez heureux pour

rappeller à la vie ce jeune homme vertueux, dont les Matelots même pleuroient la perte prochaine.

Cependant ſon tempérament fut tellement altéré par cette ſecouſſe violente, qu'il fut hors d'état de continuer le ſervice, & l'art des Duqueſne & des Tourville vit avec regret s'échapper de ſon ſein un ſujet auſſi diſtingué, & qui quelque jour auroit pu travailler utilement pour ſa gloire.

Pluſieurs fois, au milieu du monde, il avait obſervé combien étaient vaines ſes frivoles vanités : admirateur réfléchi des merveilles qui reproduiſent ſans ceſſe à nos regards, la grandeur & la puiſſance du Créateur, dont il avoit toujours ſuivi la loi avec affection; il réſolut de ſe conſacrer d'une façon particuliere à ce Dieu qui l'avait retiré, comme par la main, de tous les dangers qu'il avait courus.

C'eſt donc ainſi, ô divine Providence, que tu ſais appeller à toi tes Élus, renverſer les projets des hommes, & faire entrer dans leur véritable deſtination ceux qui s'en étoient éloignés. Heureux lorſqu'on peut, comme M. d'Apchon, marcher d'un pas aſſuré & rapide dans la nouvelle carriere que ton bras

daigne tracer, & ſeconder avec autant de ſuccès tes deſſeins cachés & ſublimes !

SECONDE PARTIE.

QUEL état que celui du Sacerdoce ! toujours en commerce avec ſon Dieu, celui qui l'exerce pourroit-il ne pas ſentir toute la dignité de ſon emploi ? Il parle, à ſa voix le Très-Haut daigne s'abaiſſer juſqu'à lui, &, dépouillant ſa majeſté, deſcendre en corps & en ame ſur nos autels. Dépoſitaire de ſa puiſſance, il pardonne & punit : ſes arrêts ſont ceux de Dieu même. Organe de ſes volontés, il les manifeſte aux hommes avec cette bonté touchante qui caractériſe l'Être ſuprême, & qu'il imprima ſur toute la nature. Reſſource des malheureux, conſolation des affligés, ſoutien des veuves & des orphélins, le Miniſtre des autels goûte encore une ſatisfaction qui n'eſt réſervée qu'à lui. Il peut ſeul adoucir à ſes ſemblables un paſſage que tous redoutent, en leur peignant un Dieu clément, prêt à les recevoir dans ſon ſein, pour récompenſer leurs vertus

vertus & les dédommager de la cruelle séparation d'une femme adorée, d'un époux chéri & d'aimables enfants, tendres objets de leurs plus belles espérances.

Agé seulement de vingt-quatre ans, M. d'Apchon avoit apperçu tant de précieux avantages : eux seuls l'avoient décidé dans le choix de son nouvel état, & convaincu de l'importance des fonctions auxquelles il alloit se consacrer, il ne pensa qu'à se rendre digne d'être l'interprête du Tout-Puissant. C'est sans doute à des motifs aussi respectables qu'il dut le bonheur d'entrer chez ce Curé savant, pieux & charitable (1), auquel ses Paroissiens en pleurs éleverent il y a peu d'années un monument de leur reconnoissance, & dont un Prélat, son éleve (2), fit alors si éloquemment l'Éloge funebre. Ce saint Prêtre, que son Panégiriste appelle, avec raison, le Maître des Évêques, en avoit effectivement formé plusieurs, qui se sont fait un nom par leurs talents & leurs vertus : mais l'application, la piété

(1) M. Léger, Curé de Saint-André-des-Arcs, mort en 1777.

(2) M. de Beauvais, Évêque de Senez.

& l'heureux caractere de M. d'Apchon lui mériterent toujours de la part d'un Maître si clairvoyant, des marques d'une prédilection distinguée. Il prit successivement chez lui, dans l'espace de trois années, tous les degrés de la Cléricature, &, peu de temps après, il fut fait Vicaire-Général de Dijon.

Il avait travaillé avec assiduité à acquérir toutes les connoissances relatives à son état: empressé de les mettre en œuvre & de devenir utile, il se rendit promptement dans cette Ville, qui devait être le théatre de son zele. Son début annonça ce qu'on pouvait en espérer. Sous un extérieur noble, mais plein de bonté & d'aménité, il donna constamment, au milieu d'une Ville opulente & fastueuse, l'exemple de la modestie & de toutes les vertus Ecclésiastiques. Une conduite aussi rare lui mérita l'estime, l'amitié, la vénération de tous les ordres de Citoyens. Le Clergé de la Province lui donna une marque bien sensible de la considération qu'il lui avait inspirée, en le députant pour le second Ordre, en 1755, à l'assemblée générale du Clergé de France. Il s'y montrait digne d'un tel choix, & s'y faisait remarquer par une noblesse, par une fermeté au-dessus

de ſon âge & de ſa poſition, lorſque l'Évêché de Dijon vint à vaquer.

Au dernier ſoupir de M. Bouhier, tous les yeux ſe tournerent ſur M. d'Apchon, & le vœu général l'appella au ſiege de cette Capitale, dont il avait déjà tous les cœurs. Il y fut nommé peu de temps après; tous les Prélats de l'Aſſemblée lui donnerent leurs ſuffrages, aſſiſterent à ſa conſécration, & preſſentirent dès ce moment l'honneur qu'il feroit un jour à leur Corps.

Nous ne voyons malheureuſement que trop ſouvent combien il eſt difficile de juger les hommes, & combien on ſe trompe ſur leur mérite réel. Il en eſt beaucoup qui, parvenus à de grandes places, en paraiſſent auſſi indignes qu'on les en avait crus capables. Plus expoſés aux regards du Public, on ne leur pardonne pas même de légeres faibleſſes : plus ils ſont élevés au-deſſus des autres, plus on ſe croit obligé d'exiger d'eux; &, il faut l'avouer à la honte de l'humanité, on en trouve bien peu qui puiſſent ſoutenir l'éclat du grand jour. M. d'Apchon fut un de ces hommes rares; il ſut honorer le rang élevé auquel l'eſtime univerſelle l'avait appellé : avec plus de moyens pour faire le bien, il eut auſſi plus d'occaſions

de développer ſes vertus & de ſe rendre utile à ſes ſemblables, en ſuivant la douce impulſion de ſon cœur. Ennemi des détours adroits de la flatterie, je me tairais aujourd'hui s'il falloit y avoir recours. Mais, ô ſainte vérité! tu m'offre plus de traits que je ne peux en employer, pour célébrer un Prélat dont la mémoire ne mourra jamais; &, les larmes aux yeux, je peux me livrer ſans réſerve à la conſolante douceur d'être ton fidele interprête.

On l'attendait dans ſon Dioceſe avec cet empreſſement flatteur, ſuite naturelle des ſentiments qui l'avaient fait deſirer pour Évêque. Son arrivée dans ſa ville Épiſcopale, juſtifia l'opinion que tout le monde en avoit conçue. La noble ſimplicité de l'Abbé d'Apchon parut relever ſa nouvelle dignité, bien mieux qu'un faſte impoſant, vain étalage de ceux qui ne peuvent fixer autrement les regards. Affable & bon pour tous, les gens du Peuple venaient à lui avec confiance; il leur répondait avec douceur, & s'il ne pouvait leur accorder ce qu'ils demandaient, il ſavait au moins les renvoyer contents de l'accueil gracieux qu'ils en avoient reçu. Le regret de n'avoir pu les obliger était peint ſur ſon viſage, où brillait

toujours la férénité, la bonté & la fenfibilité de fon ame.

Sans luxe, fans oftentation, n'employant à fa table, à fes vêtements, à fes équipages, que ce qu'exigeait la diftinction de fa place ; une grande partie de fon revenu était diftribuée aux pauvres, qui le regardaient comme leur pere. Jamais il n'en rencontra fans s'attendrir fur leur fort, qu'il adouciffait par fes paroles & par les fecours les plus efficaces. Charitable & généreux avec difcernement, il s'attachait fur-tout à porter la confolation dans les familles honnêtes, dont des malheurs imprévus & peu mérités avaient renverfé la fortune, & qui, manquant du néceffaire, gémiffaient en fecret de leur indigence, fans ofer confier à perfonne leurs douleurs & leurs befoins. O vous ! Prêtres refpectables, qui fûtes fouvent les dépofitaires & les miniftres de fes bienfaits, parlez : dévoilez à nos yeux ces grands traits de charité chrétienne, que vous feuls connaiffez : venez, pour l'inftruction des Grands, les confacrer fous ma plume ; qu'ils apprennent, par cet exemple touchant, l'ufage qu'ils doivent faire de leurs richeffes, & que l'avantage ineftimable qu'ils ont fur les autres

hommes, c'eſt de pouvoir leur faire du bien.

Perſuadé de cette douce vérité, M. d'Apchon ne laiſſa jamais échapper une occaſion d'être utile ; il ſe plaiſait à faire naître les circonſtances qui pouvaient lui procurer ce bonheur. Attentif aux plus petites choſes, rien n'échappait à ſon œil pénétrant. Reſſource inépuiſable des pauvres, ſoutien des malades, dont il relevoit le courage; les riches même trouvaient en lui un conſolateur, un ami. Être homme & malheureux, voilà les titres qui lui paraiſſaient les plus ſacrés, & qui ſeuls avaient ſur ſon cœur un empire abſolu. Ah! que ne puis-je raſſembler ici tous ceux qui reçurent des témoignages de ſa bonté, de ſa ſenſibilité, de ſa bienfaiſance; on y verroit ſans doute autant de perſonnes qu'il en a connu. Mais l'aimable modeſtie animait toutes ſes actions; il prenait tant de ſoins à cacher ſes bienfaits, qu'on aurait cru volontiers qu'il venait d'en recevoir, à l'inſtant même où il en comblait les autres.

Connaiſſant toute l'étendue des devoirs reſpectables que lui impoſait ſa dignité, il ne négligeait aucune des parties de l'adminiſtration de ſon Diocèſe. Obligé d'en partager les

détails, il ne les confiait qu'à des Eccléſiaſtiques diſtingués par leurs talents & leurs vertus. Il avait reçu de la nature une grande ſagacité, un tact fin & sûr pour la connaiſſance des hommes; il s'en ſervait avec ſuccès pour s'attacher des ſujets d'un mérite rare, qu'il ſut toujours employer à l'objet qui leur était propre. Satisfait du rang où le Ciel l'avait placé, on ne le vit point, Prélat ambitieux, augmenter la Cour de ſon Prince pour ſolliciter ſes faveurs; le deſir de remplir auprès de lui des poſtes brillants, d'obtenir des décorations flatteuſes ou des revenus conſidérables ne tourmenta jamais ſa vie. Paſteur exact & vigilant, content au ſein d'un troupeau qu'il chériſſait, il ne le quittait que lorſque des affaires indiſpenſables l'appellaient ailleurs, encore revenoit-il à lui promptement dès qu'elles étaient terminées.

Ah! quel tableau je pourrais oppoſer à celui que je viens de tracer! mais eſt-il néceſſaire de relever, par un contraſte odieux, l'éclat de tant de vertus? aſſez brillantes d'elles-mêmes, elles feront plus d'impreſſion ſur ceux qui déshonorent l'Épiſcopat, & j'aime mieux détourner mes regards du vice, pour

ne les fixer que fur un auffi beau modele.

Digne fucceffeur des Apôtres, M. d'Apchon travaillait fans relâche à l'inftruction, à l'édification de fon peuple : fes mœurs douces & pures fans affectation, fa piété vive, folide, éclairée, mais incapable de ces petiteffes minutieufes, qui bleffent plutôt le Créateur qu'elles ne l'honorent, faifoient l'admiration générale. Le bonheur fans trouble dont il jouiffait, rendit fes exemples éloquents & fructueux, & jaloux d'obtenir l'eftime d'un Prélat fi vertueux, chacun s'empreffa de la mériter.

Cette belle penfée d'un Ancien (1) : *je fuis homme, & rien de ce qu'infpire l'humanité ne m'eft étranger*, était la maxime favorite de fon cœur. On l'a vu s'oublier lui-même pour le falut, la confervation des autres. Un incendie fe manifefte dans un des quartiers de Dijon, il y court : un peuple nombreux inonde les rues ; fon zele fe fait jour promptement jufqu'à la maifon embrafée. Mais quel eft fon étonnement ! au lieu de travailler à éteindre le feu, les ouvriers, les manœuvres, les meilleurs

(1) *Homo fum, humani nihil à me alienum puto.* (Térence.)

citoyens

citoyens mêmes s'en éloignent avec effroi. Il témoigne ſon indignation, il veut y porter du ſecours; on le retient : " ah! Monſeigneur, „ vous allez périr : cette maiſon eſt celle d'un „ Artificier : un baril conſidérable de poudre „ eſt reſté dans un appartement ! „ . . . A ces mots, rien ne peut l'arrêter; ſeul il franchit tous les obſtacles qui s'oppoſent à ſon paſſage: déjà il touche au baril ſi redouté, l'enveloppe avec des linges mouillés, l'emporte au travers des flammes, &, par cet acte ſublime de courage, il préſerve cette maiſon & une partie de la ville d'une deſtruction totale. Sa grande ame n'eſt pas émue du danger éminent auquel il s'eſt expoſé; il ranime par ſes diſcours & par ſon exemple l'activité de tous ceux qui trembloient encore; on travaille, on s'empreſſe de l'imiter; bientôt le feu eſt éteint: ſon nom vole de bouche en bouche, on ne parle que de ſon intrépidité, & le Prélat ne raconte cette aventure que comme Turenne parlait de ſes victoires.

Député du premier Ordre, en 1760, à l'Aſſemblée générale du Clergé, il s'y fit diſtinguer par un eſprit juſte, éclairé, par ſon amour pour la Religion & le zele qu'il fit

éclater pour ſa gloire. Nommé en cette même année Élu de la Province de Bourgogne, il montra dans cette place le plus grand deſir de ſoulager les peuples accablés d'impôts, & fit éclater la haine la plus forte pour toute eſpece de vexation.

Ce ſurcroit d'occupations ne nuiſit point à celles de ſon état : infatigable au milieu de tant de travaux, il ne ſe permettoit pour tout délaſſement que quelque ſéjour dans une campagne charmante, qu'il avait pris plaiſir à créer. Là on remarquait à chaque pas des traces de ſon goût délicat, de ſon imagination ingénieuſe, de ſes connaiſſances dans les beaux arts, dont il était le protecteur; & qu'il aurait pu cultiver avec ſuccès.

L'Agriculture, trop négligée, trop avilie parmi nous, lui paraiſſait le premier des Arts, le nerf & le ſoutien de l'État. Il ſe plaiſait à l'encourager, il en ſuivait les progrès, il récompenſait dans le Cultivateur le travail & l'induſtrie; il aimait cette claſſe modeſte de Citoyens utiles ſans vanité; leurs mœurs ſimples & douces avaient l'hommage de ſon cœur. On l'a vu pluſieurs fois, dans ſes promenades, aller à deſſein au travers des champs chercher

les Laboureurs paisibles & contents, les écouter avec bonté, & s'entretenir des heures entieres avec ces hommes, si méprisés de la plupart des Grands de nos jours.

Pourrait-on se rappeller sans attendrissement ces années de calamités cruelles, pendant lesquelles tous les fléaux semblerent se réunir pour accabler les peuples! plusieurs hivers rigoureux & des mauvaises récoltes, avaient porté à un prix si haut les denrées de premiere nécessité, que l'Artisan, le Manœuvre, le Laboureur, ne pouvaient vivre: ils succombaient sous le poids d'un travail excessif, & voyaient avec douleur leurs femmes & leurs enfants sur le point d'expirer à leurs côtés, de faim, de froid & de misere dans des tourments incroyables. M. d'Apchon, touché jusqu'aux larmes d'une situation aussi affreuse, donna dans cette occasion des preuves multipliées de sa pitié généreuse. Il ne craignit point de retrancher sur son propre nécessaire, de restreindre la dépense de sa table pour soulager les malheureux. Il se répand dans la Ville qu'un riche particulier enleve les farines; qu'il est seul cause de la disette qui semble augmenter tous les jours.

A cette nouvelle les têtes s'échauffent (1), le peuple murmure ; déjà il croit entendre les plaintes, les gémiſſements que la famine doit lui arracher avant de l'anéantir dans la tombe: il s'agite, il ſe ſouleve, il s'aſſemble ; il veut ſe venger du barbare qui lui ôte les moyens de ſubſiſter ; des cris de rage s'élevent dans les airs, le nom du prétendu monopoleur eſt le mot du ralliement; la foule ſe groſſit en marchant : les femmes, les enfants accourent ; ils n'ont pas beſoin de forces ; la crainte de la mort, la vengeance leur en tiennent lieu. A peine eſt-on chez l'avide citoyen qu'on accuſe, que ſa maiſon eſt dévaſtée ; les voitures, les meubles ſont briſés, les portes enfoncées, les murs démolis, renverſés : mais c'eſt ſur lui-même que le peuple veut aſſouvir ſa fureur. Vainement on le cherche, il a ſu ſe dérober à la haine ; déjà l'on entend de tous côtés : " embraſons „ ſon hôtel, afin qu'il ne puiſſe échapper. „ M. d'Apchon arrive : ſeul & le front calme

(1) Cette révolte eut lieu la troiſieme Fête de Pâque 1775, & toutes les circonſtances ſont racontées ici avec la vérité la plus exacte.

comme ſon ame, il fend cette populace mutinée ; lui parle avec bonté, promet du pain à tous, & par ſon affabilité, les fait rougir de l'excès auquel ils ſe ſont portés. C'eſt ainſi que promptement il parvient juſqu'aux chefs de la révolte ; preſque tous ſont déſarmés par ſa préſence : cependant un d'eux, plus animé, plus aveuglé que les autres, s'avance un couteau à la main & le menace, s'il ne s'éloigne, de plonger dans ſon ſein le fer qu'il tient levé ſur lui. " Frappez, répond avec tranquillité ce bon Prélat, frappez, ſi ma mort peut vous ſatisfaire ; faites-moi autant de mal que je voudrois vous faire de bien. „ Le ton de douceur & la fermeté noble de ce digne Évêque, font rentrer en lui-même ce forcené : honteux, déſeſpéré, jettant le fer qu'il déteſte, il ſe précipite à ſes pieds : " ah ! Monſeigneur, qu'allais-je faire ? vous, mon pere ; vous, mon bienfaiteur ! pardonnez un attentat, dont l'idée ſeule me fait frémir. „ Cette ſcene étonnante fixe tous les regards, ramene preſque tous les eſprits. Quelques tendres exhortations de ce courageux Prélat achevent l'ouvrage ; l'amour & la vénération qu'il inſpire les rendent efficaces. Les plus furieux embraſſent ſes

genoux, les arrosent de larmes ; il les fait tous sortir de cette malheureuse maison, avec autant de facilité qu'en trouve un paisible Berger à conduire un troupeau timide.

O Vertu ! quel est ton empire ? ta vue seule en impose aux plus féroces ; le charme de ta voix les entraîne, tu désarmes des milliers de bras, & ta présence fait en un moment ce qu'une troupe bien armée n'auroit peut-être pas fait en un jour, en répandant beaucoup de sang ! Cette populace effrenée un quart-d'heure auparavant, & qui, comme un torrent débordé, effrayait, renversait, détruisait tout sur son passage, ne fait plus retentir les airs que des accents de sa reconnaissance. " Vive „ d'Apchon, vive d'Apchon ! qu'il nous „ épargne de crimes ! Aveugles que nous „ étions, en portant le fer & le feu aux quatre „ coins de la Ville, nous détruisions nos de- „ meures, nous immolions nos femmes, nos „ enfants, &, pour un morceau de pain; nous „ perdions ce que nous avions de plus cher, „ en devenant l'opprobre de notre patrie & „ de nous-mêmes : vive d'Apchon, vive „ d'Apchon ! „ C'est au bruit de ces acclamations qu'on le reconduit à son Palais. Tous

veulent voir leur Sauveur, l'approcher, baiser au moins ses habits ! Cette marche a l'air d'une fête triomphale; avant que de se séparer, on demande sa bénédiction ; on la reçoit avec respect, & chacun, content & tranquille, retourne chez soi en glorifiant son bienfaiteur.

Une conduite aussi belle, aussi ferme, aussi hardie, & couronnée d'un succès aussi complet, parvient bientôt aux oreilles du jeune Monarque qui nous gouverne : son grand cœur étonné, admire tant de courage & de vertus. Cette action lui paraît au-dessus de toutes les récompenses : le sentiment qu'elle lui inspire & l'hommage public de sa reconnaissance, sont seuls, à ses yeux, dignes de M. d'Apchon : le Commandant de la Province de Bourgogne est chargé d'être son interprête, &, selon les vœux de son Maître, à la tête du Militaire & des Gentilshommes de la Ville, il s'acquitte de cet emploi avec noblesse. Flatté d'avoir obtenu un regard de son Roi, ce généreux Évêque se montra plus grand par sa modestie ; elle donna à son mérite un nouvel éclat ; la France fut remplie de sa gloire.

En 1776 l'Archevêché d'Auch perdit le Prélat respecté qui le gouvernait. Le Roi, tou-

jours attentif au bonheur de ses peuples, connaissant les besoins de ce malheureux pays, ruiné par une Épizootie de plusieurs années, vit dans l'Évêque de Dijon toutes les qualités qu'il desiroit pour consoler par sa piété, pour soutenir par sa charité les Propriétaires découragés, les Laboureurs désespérés & sans ressources. Sachant apprécier un tel choix, mais n'ambitionnant ni une plus grande fortune, ni une nouvelle dignité, M. d'Apchon refusa constamment ce beau Siege. Le Roi, frappé de ce noble désintéressement, qui justifiait son opinion, persista dans son premier dessein, & le força, pour ainsi dire, à aller briller sur un plus grand théatre. Dans cette circonstance, il donna l'exemple de la soumission & de l'obéissance, & quoiqu'il lui en coutât pour s'éloigner de sa famille, qu'il aimait tendrement, de ses amis & d'un Diocese auquel il était attaché depuis près de vingt-un ans, il ne fit valoir aucun de ces sacrifices, & partit les larmes aux yeux, laissant tous les cœurs pénétrés de regrets.

TROISIEME PARTIE.

La Renommée, qui d'ordinaire publie indifféremment tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, avait peint avec complaisance les vertus de M. d'Apchon ; sa réputation l'avait précédé à Auch : il y était en vénération comme dans le reste du Royaume. Au premier bruit de sa nomination, tous les bras se levent au Ciel pour le remercier du digne Prélat qu'il leur envoie, & l'espérance renaît même au sein de l'indigence. A son aspect les esprits abattus par le malheur, sortent de leur léthargie ; on s'empresse sur son passage, la joie publique se manifeste par les transports les moins équivoques. Le vieillard oublie ses années, l'infirme sur son grabat semble prendre une nouvelle vie ; tous veulent voir cet homme bienfaisant, dont la main vient essuyer leurs larmes, adoucir l'horreur de leur misere, & les dédommager de leurs pertes.

La sensibilité de ce bon Prélat ne peut résister à tant de témoignages flatteurs : le sourire

eſt ſur ſes levres, ſes traits offrent l'image de la bonté : mais quel ſpectacle pour lui, que ces campagnes, autrefois ſi fertiles, maintenant preſqu'incultes, depuis la deſtruction du bétail ! Son ame compatiſſante en gémit : bientôt ſa généroſité ne voit plus dans une ſtérilité auſſi funeſte, qu'une ſource de jouiſſances délicieuſes pour ſon cœur : alors, pour la premiere fois, il ſe félicita de poſſéder de grands revenus. Occupé, comme à Dijon, à bien placer ſes charités, il porta ſes regards dans les réduits les plus obſcurs, ſous le chaume le plus abject ; encourageant la droiture, honorant la probité, récompenſant l'induſtrie, réveillant l'activité du commerce engourdi, & cachant tellement ſes bienfaits, que la proſpérité ſubite de ce pays parut être l'ouvrage d'un Dieu puiſſant, dont la ſeule volonté change la face de l'univers !

Il ſe trouve quelquefois dans la ſociété des perſonnes qu'une naiſſance diſtinguée & la nobleſſe des ſentiments ne mettent point à l'abri des revers de la fortune. Eh ! comment, ſans les humilier, leur tendre des ſecours, les ſoutenir, ſubvenir à leurs beſoins, & leur laiſſer entrevoir qu'on connoît leur poſition ? Faire

rougir celui qu'on oblige, c'eſt perdre, ſans doute, tout le mérite de ſon bienfait. Qui mieux que M. d'Apchon fut convaincu de cette vérité & la mit plus heureuſement en pratique? Sa délicateſſe ingénieuſe, faite pour ſervir de modele, eſt au-deſſus de tous les éloges. Il apprend qu'il exiſte à Auch, dans un quartier très-retiré; deux Demoiſelles de condition qui vivaient avec beaucoup de peine du travail de leurs mains, & cachaient ſoigneuſement leur miſere. Il voudrait les ſoulager, mais comment & à quel titre leur préſenter quelques ſecours? En s'informant de leur ſituation, il apprend qu'un mauvais tableau eſt le ſeul ornement de leur habitation. Auſſi-tôt ſon deſſein eſt formé; il le conçoit avec plaiſir & l'exécute promptement: il vole chez ces filles reſpectables. Sa viſite les flatte, ſa converſation les intéreſſe. Bientôt frappé, comme par haſard, du tableau qu'il apperçoit, il ſe leve, il l'admire, & témoigne le plus grand deſir d'en enrichir ſa collection. Ces Demoiſelles, enchantées, le ſupplient de l'accepter. " Volontiers, leur dit-il, mais ce tableau eſt „ d'un grand prix, & je ne ſuis pas en état „ de vous le payer tout de ſuite ce qu'il vaut:

„ je peux, ſans me gêner, vous donner pour „ cet objet douze cents livres de rente; cela „ vous conviendra-t-il? „ Il ſe fit alors entr'eux un combat touchant de généroſité & de déſintéreſſement; mais le Prélat triomphe; il leur laiſſe l'acte de la penſion, paie la premiere année d'avance & fait emporter dans ſon Palais le tableau, qui lui devint bien précieux, par la jouiſſance qu'il lui a procurée. Eſt-il poſſible de donner avec plus de nobleſſe & une recherche plus délicate? De pareils traits honorent l'humanité : que ne puis-je tirer de l'oubli tous ceux de ce genre qu'il cachait au fond de ſon cœur, & qui repoſent avec lui dans le ſilence du tombeau!

Son nom, devenu célebre par tant d'actions ſublimes & touchantes; inſpirait le reſpect aux étrangers comme aux Français : tous ceux qui paſſaient à Auch allaient lui porter l'hommage qu'on ſe plaît à rendre à la vertu. Un Souverain puiſſant qui, jeune encore, voyage comme un philoſophe inſtruit, lui paya avec tranſport ſon tribut d'admiration : il entra avec ce Prélat dans les détails les plus flatteurs ſur ſa perſonne & ſur ſa vie; il lui témoigna, en le quittant, le plaiſir qu'il avait eu de le voir,

& l'eſtime rare qu'il lui avait inſpirée. Mais cette marque de diſtinction de la part de Joſeph II n'influa point ſur ſa modeſtie, inaltérable comme ſon ame.

Depuis long-temps les ſciences & les arts languiſſaient en Gaſcogne : il s'en était apperçu avec regret, & n'oublia rien pour réveiller le zele des Profeſſeurs, l'émulation des Éleves. Un de ces infortunés, ſi injuſtement proſcrits du Portugal, le Pere d'Almeïda, ſe trouve par haſard à Auch : ſes malheurs intéreſſent M. d'Apchon ; il l'accueille avec bonté & ne tarde pas à connaître tout ſon mérite. Aux plus belles qualités de l'ame, il joint les connaiſſances les plus profondes en Phyſique. Le Prélat ſaiſit avec joie cette occaſion de ranimer le goût de l'étude : il engage ce Religieux à faire des expériences ; & ce ſpectacle, auſſi ſatisfaiſant que nouveau pour la contrée, il le donne dans ſon Palais à toute la Ville raſſemblée. Il fait plus encore ; tous les beaux & nombreux inſtruments du Pere d'Almeïda lui deviennent inutile par ſon rappel en Portugal, il le prie de les céder au College ; il ſe charge d'acquitter la dette, & c'eſt par ſes ſoins qu'on y cultive la Phyſique expérimen-

tale, cette branche intéreſſante de la ſcience de la nature.

Jamais la vie d'un Prélat ne fut mieux remplie : des maiſons rétablies ou bâties entiérement à ſes frais ; une École de deſſein formée par ſes ſoins & ſes ſecours ; des prix diſtribués pour l'encouragement de la jeuneſſe ; des revenus immenſes verſés dans le ſein des pauvres ; tout rétrace dans ſon Dioceſe ſa généroſité, ſa grandeur.

Paris enviait à Auch le bonheur de poſſéder M. d'Apchon, lorſque l'aſſemblée générale du Clergé l'amena dans cette Capitale en 1780. Député d'une belle Province, il s'y montra digne de la grande réputation dont il y jouiſſait. La Cour, la Ville, le Clergé, lui donnerent des preuves multipliées de l'eſtime, du reſpect, de la tendre vénération qu'on ne pouvoit lui refuſer ; & notre jeune Roi lui témoigna ſouvent la haute conſidération qu'il avait pour ſes vertus. Ce ne fut pas un petit étonnement, dans un pays accoutumé à la magnificence, même des gens d'Égliſe, de voir un des Prélats les plus opulents du Royaume, auſſi ſimple dans ſes manieres que régulier dans ſes mœurs ; ennemi du luxe, gémiſſant

de l'eſpece de faſte que ſon état lui impoſait ; craignant les égards, les attentions, les honneurs qu'on lui rendait, & ne les attribuant qu'à ſa place. De toutes parts on s'écriait, c'eſt le modele des Évêques : puiſſent-ils tous lui reſſembler !

Un triomphe bien plus doux l'attendait à Dijon. Son cœur l'entraînait vers cette ville, qu'il avait toujours aimée, où il était chéri comme un pere (1). Ses amis veulent hâter le moment de le revoir ; un peuple nombreux les ſuit ; bientôt on l'apperçoit : des accents de joie ſe font entendre ; ſa voiture eſt entourée ; de toutes parts on accourt ſur ſon paſſage. Ce n'eſt point la curioſité qui raſſemble ce peuple immenſe, l'amour ſeul excite ces tranſports, & chacun les fait éclater de la façon la plus touchante. La foule, qui s'accroît ſans ceſſe, ralentit ſa marche, & c'eſt avec peine qu'il ſe rend au logement qui lui eſt deſtiné. Chacun, ſans exception, reçoit des témoignages de ſa ſenſibilité, qui fut éprouvée délicieuſement par des marques auſſi flatteuſes d'attachement. Son ſéjour fut un temps de

(1) Tous les ans, même depuis qu'il était à Auch, il faiſait à Dijon des aumônes conſidérables.

fêtes pour toute la ville, sa présence inspirait le bonheur ; l'ame jouissait en le voyant : il semblait aux plus malheureux qu'ils n'auraient plus de misere, s'ils pouvaient conserver ce digne Prélat. Mais à peine on eut le temps de l'appercevoir : il se déroba pour jamais aux regards des Dijonnais, mais non à leur reconnaissance.

Empressé de reprendre les fonctions de son ministere, il retourna promptement à Auch, il s'y montra plus que jamais bon, bienfaisant, vertueux, distribuant en charités une partie considérable des grands revenus de cet Archevêché.

Tant de vertus, tant de bienfaits ne pouvaient rester ignorés, quoique ce fut son ambition. Tous les papiers publics le citaient pour exemple, & se paraient à l'envi des belles actions de ce Prélat qui parvenaient à leur connaissance. Trop souvent infideles dans leurs récits, je ne crains point d'avouer qu'ils prêterent à M. d'Apchon une action sublime qu'il n'avait point faite (1). Mais telle était l'opinion

---

(1) Voici ce qu'on lit dans plusieurs : « M. d'Apchon, » Archevêque d'Auch, présent à un incendie qui

nion qu'on avait de lui, que perſonne ne douta de la vérité de cette anecdote : un cri

---

„ menaçait cette Ville, apprend que dans une des „ maiſons où la flamme faiſait le plus de progrès, „ étaient reſtés une femme & un enfant; il offre „ 2000 livres à qui viendrait à bout de les ſauver, „ puis mille écus, & enfin 1200 livres de rente. „ Voyant tous les ſpectateurs retenus par la crainte, „ il ſe débarraſſe de ſa ſoutane, s'élance dans le feu & „ revient tenant l'enfant dans ſes bras : la mere s'était „ ſauvée. Le Prélat a placé ſur la tête de l'enfant les „ 1200 livres de rente qu'il avait offertes. „

Ce trait eſt digne de ſon cœur, mais il n'aurait pas eu la force de l'exécuter alors, & il n'y eut dans ce temps aucun incendie à Auch. La grande idée qu'on avait de lui a donc pu ſeule faire naître cette anecdote. Il ſerait à ſouhaiter qu'on n'inventât jamais que des faits de cette eſpece; en élévant l'ame, ils tourneroient au profit de l'humanité. Celui-ci a excité l'enthouſiaſme d'un Poëte eſtimable, M. Miramon : il l'a célébré dans une Ode intitulée le vrai Paſteur. On y trouve de beaux mouvements & des ſtrophes bien écrites : entr'autres celle-ci :

Héros conſervateur, d'Apchon, quelle eſt ta gloire!
Ici point de rivaux, & nul de ta victoire
Ne partage l'honneur.
Voyez, heureux troupeau, cette brebis tremblante,
Qu'au mépris de ſes jours il ramene vivante :
Voilà le vrai Paſteur!

général d'admiration s'éleva dans tout le Royaume, & l'on vit en cette occafion qu'il n'était rien de grand dont on ne le crut capable. Malheureufement fa faible fanté & la perte prefque totale de fes forces, ne lui auraient pas permis alors de fuivre les mouvements de fon ame courageufe. Son corps affaiffé & détruit avant l'âge par des fouffrances concontinuelles, femblait annoncer une fin prochaine, en offrant à tous les cœurs attendris un modele de patience & de réfignation.

Craignant de ne pouvoir fupporter, comme il l'avait fait jufques-là, le poids du gouvernement d'un vafte Diocefe, il fongeait à fe retirer loin du monde & des affaires, pour ne s'occuper que de fon Dieu. Mais content des grands exemples qu'il avait donnés, & ne voulant pas l'éprouver plus long-temps fur la terre, le Seigneur l'appella dans fes bras, au moment même où il allait s'éloigner de fon troupeau. Il voulut fans doute qu'après lui avoir appris à bien vivre, ce grand Prélat lui apprît encore à bien mourir.

Hommes riches, hommes puiffants, & vous ambitieux mortels, dont l'orgueil, l'avarice & les paffions dangereufes vous tourmentent

jusqu'au tombeau, & semblent y descendre avec vous ; venez tous contempler un sage à sa derniere heure : & si sa vie fut différente de la vôtre, combien sa mort l'est encore davantage ! Soutenu par sa vertu, autant que vous êtes déchirés par vos remords ; la sérénité de son ame, inaltérable jusqu'à son dernier soupir, fut celle d'un philosophe Chrétien, qui voit avec joie la fin d'un jour nébuleux, dans l'espérance d'un plus beau pour le lendemain. Sa foi vive, sa tendre confiance, sa piété sincere, augmenterent encore sa fermeté, & tendant sans cesse vers son Créateur, qu'il avait honoré & fait aimer comme il doit l'être, il alla avec tranquillité se reposer dans son sein (1).

A cette nouvelle, tous les esprits sont accablés : tous l'aimaient, tous le pleurent ; & la mort d'un seul homme devient une calamité publique. Les pauvres, ses véritables amis, entourent son palais, qui retentit de leurs sanglots. " Ah ! notre pere, notre pere n'est
,, donc plus ! qui jamais pourra le remplacer
,, & nous chérir autant que lui ! . . . pourquoi

(1) Il est mort à Auch le 22 Mai 1783. Il était âgé de soixante-deux ans moins quelques jours.

„ faut-il qu'il nous soit enlevé aussi promptement ! . . . montrez-nous encore une fois
„ les restes précieux d'un homme inestimable,
„ nous les arroserons de nos larmes, ils n'y
„ seront pas insensibles ! . . . . . A ces mots, une voix se fait entendre. Oui, il était votre pere ; il a voulu l'être même après lui ; vous subsisterez encore par ses soins ; il a fini en vous comblant de ses bienfaits. Ses parents, ses amis, & vous qu'il plaignait tant ; personne, non personne n'a été oublié dans ses derniers moments. Son corps n'existait presque plus, que son cœur manifestait encore sa bonté (1). Pleurons, pleurons sur nous : il est heureux sans doute, mais qu'il nous laisse de regrets!

Bientôt cette douleur profonde devient celle de toute la France : son éloge vole de bouche en bouche ; on manque de mots pour exprimer ses vertus : sa famille désolée fuit un séjour que sa perte lui rend odieux, & par-tout sur son passage ses larmes sont confondues avec celles des peuples affligés.

---

(1) Il a donné beaucoup aux pauvres par son testament, &, par ce dernier acte de la vie, il a laissé à ses parents, à ses amis, à tous ceux qui lui étaient attachés, des preuves de son amitié & de son estime.

Que devaient donc éprouver ceux qui l'avaient connu particuliérement ! jamais, dans sa vie privée, personne n'a plus fait le bonheur de ceux qui lui étaient attachés, & l'on gagnait infiniment à voir en lui l'homme seul dépouillé de sa dignité. Sa conversation, toujours aimable gaie, variée, intéressante, portait l'empreinte de sa modestie. Sa tendresse pour sa famille ne pouvait aller plus loin : saisissant avec empressement les plus petites occasions de lui prouver son amitié, mais sachant l'aimer sans faiblesse, il n'employa point à l'enrichir les revenus qu'il tenoit de l'état Ecclésiastique. " Mon superflu, disoit-il, est le bien des pauvres ; je n'en suis que le dispensateur. „

Ah ! qu'à cet instant fatal, où tout est égal sur la terre, il est consolant d'avoir passé ses jours comme ce Prélat, dans l'exercice continuel des vertus, & de n'avoir à présenter à l'Être Suprême qu'une vie pure & remplie de mérites ! Une gloire plus brillante, des traits plus saillants, plus éblouissants pour le vulgaire, peuvent être l'apanage d'un Guerrier vaillant & fortuné ; mais après lui que reste-t-il de ses victoires ? il ne peut devenir grand pour

Lyon 20 avril 1813 — 2 sols cette brochure de hasard.

une nation, ſans être le fléau des autres ; il n'acquiert de la célébrité qu'en faiſant une foule de malheureux : les étrangers, qui l'admirent, ſe réjouiſſent de ſa perte, & ſouvent ſon nom n'eſt conſervé dans l'hiſtoire, que pour faire rougir la nation qu'il commandait, des excès qu'elle a commis ſous ſes ordres, des titres vains qu'elle lui a prodigués. L'homme ſage, bon, bienfaiſant, vertueux, ami de tous les pays, de tous les âges, eſt le héros de l'humanité : il eſt pleuré de tous, il eſt pleuré partout ; ſon nom, chez tous les peuples, n'eſt prononcé qu'avec attendriſſement ; le pere ſans ceſſe le répete à ſon fils, en le propoſant pour modele ; utile encore après ſa mort, ſon exemple entraîne, ſéduit. Glorieux d'être ſon ſemblable, on s'efforce de l'imiter, on le vénere, on le bénit ; la poſtérité envie le bonheur de ſes contemporains ; ſa mémoire triomphe du torrent deſtructeur des ſiecles, &, long-temps après qu'il n'eſt plus, il vit encore dans tous les cœurs.

FIN.